



Entre l'enquête d'Aby Warburg chez les indiens Pueblos, le voyage d'Antonin Artaud au pays des Tarahumaras, la chute de Joseph Beuys parmi les nomades tartares ou l'installation d'Alighiero Boetti à Kaboul, puis Peshawar, l'histoire de l'art du vingtième siècle est faite de rencontres productives avec des traditions et des savoir-faire endogènes (parfois, même, des "savoir-penser").

Confronter les problématiques esthétiques occidentales à des modes de vie étrangers à celles-ci apparaît comme une nécessité : l'artiste est par essence un exote, comme le qualifiait Victor Segalen... C'est-à-dire un individu capable de se confronter à l'Autre, tous deux se révélant tout aussi "exotiques" dans le kaléidoscope planétaire.

Le projet conduit par Patrice Alexandre et ses étudiants des Beaux-arts de Paris en Guyane, à travers l'association Degré 7 et avec les potières de Mana, apparaît emblématique de cette démarche heuristique qui doit animer toute école d'art à l'ère de la mondialisation. L'Autre n'est plus un motif, mais une réalité vivante ; aucune technique, aucun médium, ne peut désormais s'arroger la moindre prérogative : seuls comptent les pensées en marche, la capacité d'échanger des outils optiques (ou tactiles) avec d'autres communautés que la sienne, la faculté de produire des relations avec des contextes divers. L'art, ici, devient un véhicule. La terre, le feu, la discussion, des disciplines à parts entières. Et l'atelier, une porte ouverte sur des réalités inconnues.

Nicolas Bourriaud - Directeur des Beaux-arts de Paris

Il y a deux années, suite à une proposition formulée au hasard des discussions d'atelier, une écoute est née de la part de cinq étudiantes et deux étudiants impliqués de différentes dans le travail de la matière, de sa culture, de son histoire. Prises de positions, sans doute, vis-à-vis d'une volonté de découvertes décalées de préoccupations artistiques actuelles, qui semblaient se construire ponctuellement comme un lien entre eux et l'enseignant, comme une volonté commune d'aller à la rencontre de ceux qui pétrissent la pâte, qui mesurent le pouvoir de l'eau, ailleurs des verrières réconfortantes d'un atelier.

Pour quelles raisons tenter la relation avec des potières qui n'ont que faire de nos troubles excentriques de reconnaissances au sein d'un art dit contemporain pour nous et pas nécessairement pour elles-mêmes ? Plusieurs facteurs rentraient en compte : l'origine et l'histoire de ce peuple, sa spécificité culturelle, dont l'apparente simplicité des formes créées dans un contexte où la nature règne en maître, permet particulièrement au travail de la terre de se développer. Une société qui de lutte ancienne, a voulu reprendre ses droits sur un sol dont ils proclament, (portée par des associations efficaces, démontrant par leurs actions régulières dans différentes instances du pouvoir politique), leur place légitime. Ou bien, de la différence de deux mondes et de leurs traditions, la volonté de se connaître mieux, d'établir un langage particulier est un réflexe.

Patrice Alexandre - Artiste professeur à l' Ecole des Beaux-arts



Génie sans froter

On y est allé à reculons... Qui pouvaient bien être ces étudiants qui nous demandaient si au cours du voyage il y aurait des safaris, et quelles tribus on allait rencontrer ?

On n'était pas vraiment rassuré à CHE.

Un premier contact à Paris, ça pétillait dans les yeux, et on s'est dit qu'on y allait quand même. Et puis tout est venu très vite, trois semaines de magie pure, une vraie magie, pas comme inventée certaines nuits de chamanisme illuminé...

La grâce est tombée sur ce village plombé de soleil et grillé sur sable blanc. Les dames de Mana (les potières), avec leurs familles, ont de suite été sous le charme, ont ouvert et donné tout ce qu'elles avaient. Une communion, un échange sans compter, fusionnel. D'autres parleraient d'amour, je crois bien.

Tout aurait pu s'annoncer rude : expliquer les latrines, le puits et le seau au bout d'une corde, la bassine pour la douche, la lampe à pétrole, le hamac et la moustiquaire, le poisson avec des arêtes. Jamais vu avant... Nous aussi on a découvert : « Génie sans froter » un miracle de lessive !

Et puis ils étaient aussi arrivés avec des mots en bouche, des petites manies de langage brandies en place de concept. Il était question de « partage » et d' « empathie ». Ici, à part au sortir de messe, on n'avait pas trop entendu ces mots-là. « Sympathie » on connaissait bien puisqu'on était tous terriblement sympathiques.

Sept potières plus sept étudiants, plus un professeur, plus un guide animateur ça faisait des tables de trente à quarante personnes, des assemblées qui échangeaient avec force. Mais ce qui a réuni, ce qui a scellé fut bien le travail de la terre. Tous y étaient rendus de très longues heures, de longues journées. Pas venus se reposer, les étudiants !

Qu'est-ce qui a ainsi rassemblé avec tant de d'ardeur, de passion et d'émotions. À ce jour je n'ai toujours pas de réponse.

Je crois donc de plus en plus aux fées, en attendant les suites magiques : après la rencontre des femmes, de la terre, dans le repli du carbet de modelage, il est question en 2014 de rencontrer des hommes et du bois, dans le paysage infini, puisque quelque part sur la Mana un arbre est tombé ...

Patrick Lacaisse - Association Chercheurs d'Art





C'est la première fois que se fait un tel échange depuis la création de l'Association ; il faut dire que les potières sont tellement occupées que l'on ne pense pas toujours à recevoir du monde... L'association « Chercheurs D'arts » a toujours été pour quelque chose lorsqu'il y a des rencontres de la sorte avec nous, au village, parfois en campagne sur le site de « Couachy ». J'adresse tous nos remerciements à M. Lacaisse qui a permis de faire connaître les potières de Mana et leurs savoir-faire sur la céramique. Aujourd'hui, elles sont fières d'elles-mêmes. Elles sont heureuses d'être reconnues comme celles qui perpétuent la tradition. Le voyage vers Paris a été comme un aboutissement de leur persévérance, et ce qu'elles ont pu voir là-bas les a beaucoup émus et touchés.

Potières de Mana - Association OLINON



Le projet « Les Voyages de la Terre » est une série de plusieurs voyages qui a pour fondement la pratique de la terre. Le premier voyage de cette série a eu lieu en Guyane. Il s'est écoulé 2 ans entre le moment où l'idée est née et le jour où nous avons pris l'avion pour l'outre Atlantique. Au cœur de ce déplacement, un atelier de deux semaines avec les potières amérindiennes Kali'na. Le travail a lieu dans le village de Coachi, près de Mana. Le dialogue, la rencontre se fait à travers la terre et le partage de la vie quotidienne.

L'objectif était d'appréhender une technique de la terre comme nous ne la pratiquons plus. Il s'agissait de porter un regard neuf sur le processus précédant la fabrication d'un pot et l'organisation du temps de sa réalisation. A travers la terre nous avons rencontré leur culture, leur vision du monde, leurs inquiétudes, leur quotidien, leur environnement et leur nature qu'ils connaissent beaucoup mieux que nous ne connaissons la notre.

Avec le temps se sont tissés des liens d'amitié, des complicités. La terre a été un vrai moyen d'échange technique et artistique. Car si nous avons nos mondes à nous, elles aussi ont le leur, ainsi que leur croyances qu'elles transmettent à travers leur formes et leur dessins. Certaines des pièces que nous avons réalisées sont restées sur place. D'autres ont pris le chemin du retour et ont été présentées au public lors de notre exposition *Les Voyages de la terre*, à la galerie du Crous de Paris en novembre 2011.

Pour que l'échange soit réel, il était important et nécessaire que les potières viennent à Paris après notre retour de Guyane. Grâce à Mme de Tricornot de la Manufacture de Sèvres et à leur association, elles sont venues au mois d'octobre 2011 honorer une exposition sur leurs œuvres.

Un grand merci à L'école des Beaux-arts pour leur confiance et leur soutien dans ce projet. Des remerciements infinis à Patrice Alexandre, à Patrick Lacaille et à l'association Chercheurs d'art sans qui cette aventure improbable n'aurait jamais eu lieu. Enfin, des mercis sans chichis et pleins d'amitiés pour les six incroyables potières de Coachi.



*A Gerda,
qui nous racontait l'histoire du corbeau en le mimant...*

Cheminement

Atelier modelage - carbet de Coachi

Quand Patrice Alexandre nous a parlé d'un « voyage autour de la terre », d'abord en Guyane, je cerclais rapidement un lieu en Amérique du Sud sur une carte imaginaire. Puis je pensais à de la verdure et de l'eau. Par la suite, quand il nous a parlé de toutes ces identités qu'on se suffit à appeler «Guyanais», j'avais une très nette tendance à toutes les confondre. Pourtant, à chaque peuple son savoir-faire, et nos réunions étaient illustrées par une multitude d'images de céramiques décorées ou de bois taillés. La terre, le bois.

Je pensais découvrir des potières sans âges, qui travailleraient la terre avec l'évidence de leur tradition.

Or l'aventure que nous avons vécu n'a rien à envier à un film hollywoodien. Ce dont Patrice Alexandre ne nous avait pas parlé, c'est que allons devenir des «Indiana Jones et le secret de la terre de feu».

Arrivés en pleine nuit, nous tendons nos hamacs près de la mer. Une pleine lune se dessine entre des nuages en cercle, et après s'être jeté dans l'eau, nous allons nous reposer du voyage. C'est seulement avec la lumière matinale que notre séjour commence à se profiler. La mer s'étend opaque jusqu'au sable, ainsi qu'une forêt dense qui vient s'échouer de l'autre côté. Une meute de chiens sauvages déterre des œufs de tortues, alors que des rapaces tente de les leur voler. Deux serpents de mer s'enfuient. Un lourd paillement provient des arbres.

Mais nous quittons rapidement la côte guyanaise, pour s'enfoncer dans ce qui est appelé petite forêt, c'est-à-dire l'orée de la forêt équatoriale, près du fleuve Mana. Comment dire ? En même temps que me manque le vocabulaire de la végétation environnante, cette ignorance me procure une peur méfiante de ces fougères de quatre mètres de haut. Au bout du chemin chaotique entre tous ces arbres, nous arrivons enfin à un lieu déboisé, recouvert de sable blanc. Le site de Coachi s'étend ainsi sur quelques dizaines de mètres, toujours blanc, avec parfois un cocotier, et quelques carbets.

Nous sommes au cœur de notre voyage. Les potières ne vivent plus vraiment à Coachi, mais leur savoir-faire, leurs connaissances ancestrales, transmises de mères en filles, sont restés dans ces carbets et dans la petite forêt environnante.

Pourtant, tout me semble très démunie, il n'y a pas de four, pas de grand plan de travail, peu d'étagères, évidemment pas d'émaux.

Les six potières Kali'na viennent enfin nous rencontrer, six femmes (Agnès, Gerda, Maria, Julie, Dosange, Lydia), rondes, timides, curieuses, à l'air un peu espiègle, s'accordant du regard. Lorsqu'elles plaisantent entre elles, c'est du Kali'na. Une grande complicité les unit. Elles ne nous répondent pas toujours, rien à nos questions. Mais c'est en travaillant la terre, par le silence de la concentration, que nous nous sommes peu à peu ouverts à l'échange. Et qu'elles nous ont appris.

Tout d'abord comment monter l'argile. Puis, avec un peu plus de confiance, nous ont montré le gisement de glaise où comme des voleurs, pour ne pas attirer l'attention des gardiens de la terre, nous devons la prendre sans parler. Dans la forêt, avec des haches et des machettes, comment couper de l'écorce de bois pour la mêler à la glaise. Les fours créés dans des bidons. Le polissage avec des galets. Le pinceau à une barbe de plume.

La terre et le bois. Nous étions saisi de l'importance de la forêt, de ce sol où tout pousse si rapidement, de l'eau brune du fleuve. Insectes, poissons, animaux en tout genre nous côtoyaient, nous étions parmi eux, et il ne s'agissait pas d'être effrayé par les visites nocturnes de la matoutou. Les potières venaient chercher ce dont elles avaient besoin dans les bois. Leurs contes se passaient autour de l'eau et des arbres, créatures mi-hommes mi-animales. Et c'est à travers cette multitude infiniment petite et infiniment grande que nous avons pu sculpter la terre et la couvrir, avec les graines wapa, de dessins en méandre.



Débarqués à Cayenne

Les routes françaises, la RN bordée de bananiers, le petit animal qui traverse la route

Nous sommes déjà arrivés depuis quelques heures. La nuit s'invite doucement/lentement/tranquillement. Les surprises éclatantes du paysage de Cayenne s'estompent dans l'ombre. Comme un décors de théâtre après la représentation, peu à peu, les lumières s'éteignent. Nous sommes dans la voiture, les fenêtres ouvertes sur l'air encore chaud et rond de la journée. Suave. Tout à coup, cette sensation étrange : devant moi j'oublie. Je ne vois plus que cette ligne blanche qui apparaît et s'évanouit hypnotiquement dans le cadre du pare-brise. Et ce beau goudron bien noir. Noir. Comme tout le reste. On y voit rien ici. De temps en temps, un panneau blanc. Un panneau vert. Signalétique bien française. Je ne sais plus où je suis. Et puis doucement, dans le silence rêveur du véhicule, émerge la ligne sinueuse de démarcation. Charbon dense de la végétation – indigo tendu du ciel. Trace la partition.

Tsi tsi tsi tsi tsi tsi
tsitsitsi
tsi tsi tsi tsi tsi

Faowwwwww

~~~~~  
~~~~~  
~~~~~

fefefefeeeee

Je suis Autre part.



## L'arrivée à Coachi – et l'orage du premier soir

Là !!

Là ?

Oui, il a dit à la sortie de Mana. Après le terrain de foot, après le cimetière, après avoir passé le cours d'eau desséché, il faut tourner à droite.

Une piste de terre. C'est de la terre-poussière.  
Il n'a pas plu, pas encore.  
Un ocre brun.

Nous tournons alors dans le vert.  
Il s'agit de ne pas abîmer la voiture. De gros monticules tous durs parsèment le chemin.  
Nous allons au pas, les fenêtres grandes ouvertes sur les murs touffus qui nous escortent.  
Silence. Plus personne ne parle.

Quelques branches téméraires jettent un coup d'œil à l'intérieur de l'habitable.

La piste dessine un tournant.  
Il fait plus sombre et les arbres semblent plus hauts.  
L'air est lourd, il a écrasé nos souffles.

En apnée, je ne suis plus qu'un regard et ma vision n'est plus qu'un écran de verdure.

Les volutes s'entrelacent, les branches construisent, les palmes aux feuilles élancées et pointues structurent des tapis aux motifs fouguesux.

Des verts. Vert bouteille des palmes, amande des tiges, brunis des lianes et des larges feuilles de bananiers éclatantes et translucides

Le pan désépaissit : squelette d'un carbet en construction dans les frondaisons.  
Nous ne sommes pas loin.

On quitte la piste, un chemin sur la gauche, marqué par les traces d'un véhicule.



S'ouvre la vision.  
Un grand carbet apparaît enfin en face. On descend.  
Silence.

Une étendue de sable blanc. L' inattendue.  
Quelques constructions basses ça et là, calmes,  
calmes.

Autour, tout autour là-bas, le vert.  
Au dessus, le ciel gonflé, gris irisé d'indigo, s'étirant de  
tous côtés.  
Pèse sur nos têtes. Dresse nos poils.

Moment électrique.

Cri de l'orage qui libère la tension. L'eau ruisselle, nous  
sommes baignés.  
Bienvenus !

Le ciel se dégage au dessus de nous, autour de nous  
s'ouvre la vision.







## Au travail! quelques notes sur la poterie kalina

Maria, Dos Anges, Agnès, Lydia, Gerda, Julie. Il est 8 heures du matin environ lorsque les potières débarquent à Coachi. Elles sont impatientes de nous emmener sous leur carbet pour nous montrer ce qu'elles connaissent et se mettre au travail. Nous découvrons leurs ateliers, outils, argile, tables. Elles ont préparé beaucoup de terre mais elle est encore trop molle, gorgée d'eau. Je me suis installée avec Eloise dans le carbet d'Agnès et Lydia, sa fille. Sébastien, Léa, Orlane, Nour et Richard travaillent dans l'autre carbet avec les 4 autres potières. Agnès nous montre comment faire un Tukuwali (pot pour conserver de l'eau) en 5 boudins. Nous l'observons sans piper mot.

Ses outils de travail se résument à un couteau, pour égaliser les bords si besoin, un morceau de calebasse ciselé pour monter la forme et souder les boudins, un bâton de bambou pour lisser une première fois la terre. Le polissage se fait avec des graines de Maripa, des pierres polies qui viennent du Surinam ou du Brésil ou des dents de cochon de bois.

Après le temps de l'observation, le temps de l'action. Le jeu est de refaire le même Tukuwali qu'Agnès. Cette fois c'est Agnès et Lydia qui nous observent à leur tour et nous guident dans nos gestes pour faire à la manière Kalina. Ainsi nos pots deviennent des ouvrages collectifs. Passant des mes mains, à celles de Lydia, à celles d'Agnès. Une pièce en 3 actes, un ballet à six mains.

Ce jeu de transmission comme du maître à l'élève se fait dans une ambiance très studieuse et silencieuse. Entre le geste, l'observation et le silence surviennent quelques petits rires et des questions. Tels des animaux étrangers, nous apprenions à nous connaître et à travailler ensemble.











### Gerda

Je m'appelle Gerda. J'ai 56 ans et je fais toujours de la poterie.

Mes belles sœurs m'ont proposé de venir les aider à apprendre la poterie aux étudiants de l'école.

Nous sommes là depuis deux semaines. Nous leur avons appris ce qu'ils devaient apprendre. Ils sont contents de faire de l'argile et ils ont dit qu'ils allaient nous montrer ce qu'ils savent faire aussi. Ca dépend de celui d'en haut. Peut être que nous irons aussi chez eux. C'est ce qu'ils disent. Je suis contente qu'ils soient venus. Nous les avons bien accueilli et ils nous ont trouvé accueillants.



### Agnès

Mon prénom est Agnès. Je suis potière. Je travaille l'argile depuis que j'ai 17 ans et aujourd'hui j'en ai 63. J'aime travailler l'argile et j'aime faire ce que je fais. Si ça ne me plaisait pas je ne le ferais pas.

Il y a quelques jours des jeunes gens sont venus de métropole chez nous. Nous avons travaillé la terre ensemble. Je suis contente qu'ils soient venus voir mon travail. Je leur ai montré ce que je savais faire et après, ce sont eux qui ont travaillé avec leurs pensées. Moi aussi, j'ai observé comment ils faisaient. Ils savent déjà faire beaucoup de choses! Ils semblent apprendre si vite!









### Nouveaux regards

Notre rencontre avec les potières a été, pour moi, d'une spontanéité et d'une richesse humaine sans égal. Malgré les conditions qui, pour nous, sont particulières, et malgré le temps relativement court, la connaissance du geste qu'elles nous transmettent a une portée beaucoup plus grande et profonde en substance qu'on ne pourrait l'imaginer.

Ce savoir est rattaché à une tradition, mais aussi à des principes essentiels conservés depuis des générations. C'est tout un héritage culturel présent dans ces objets et leur fabrication. De l'extraction de la terre au gisement, jusqu'à la finition de la pièce avec les pigments. Dans un contexte où le respect de ces traditions doit prévaloir sur tout le reste, les potières se livrent au jeu de l'échange, et nous initient à leur savoir. Mais comment leur offrir quelque chose de semblable, nous qui vivons dans un monde où les choses évoluent et changent inexorablement ? Plus attachés à une certaine idée de progrès qu'à un intérêt pour les traditions, dont nous ne gardons plus que l'écorce.

Nous cherchons notre place. Nous nous cherchons nous même. Nous nous trouvons peut-être complémentaires.

Nous travaillons à plusieurs sur le même objet dont nous sommes tous complices et propriétaires. Comme le sol sur lequel nous marchons, cette terre que nous pétrissons, m'inspire de plus en plus un respect profond et lointain, accompagné des souvenirs de cette rencontre.









## Jour de cuisson

Aujourd'hui un grand évènement se prépare à Coachi : la cuisson des pièces réalisées sur place.

Avant-dernière étape de la conception du pot Kalina, la cuisson marque le moment où la terre va se transformer et se figer pour l'éternité. On passe alors de l'état cru à l'état cuit. Le rituel du feu se fait dans la joie. Sous le regard concentré des potières et celui émerveillé de mes amis. Une fois le rush passé, la préparation du four terminée et la cuisson lancée, tout le monde se détend et discute autour du feu, une bière dans une main, un appareil photo dans l'autre. Je laisse le four faire son travail et je me mets au mien. J'interroge Agnès, Dos Ange, sur leurs différentes expériences avec les cuissons, leur histoire et la transmission de leur savoir faire. Elles parlent beaucoup de leur mère. Des pots géants qu'elles savaient faire...

Agnès prend les rennes du four à ciel ouvert. Aujourd'hui ce mode de cuisson n'est quasiment plus utilisé par les Kalina. La cuisson au baril a remplacé le four à ciel ouvert. Il n'y a qu'Agnès sur le site qui sache encore pratiquer cette technique ancestrale qui lui a été transmise par sa mère. Nous expérimentons les deux.

Pour tous, la cuisson que prépare Agnès dans le sable est une première. Elle place nos pièces sur une taule et les entoure de buchettes ramassées sur le site. Les autres potières viennent l'aider et découvrent en même temps qu'elles font. Agnès donne les consignes. Les bouts de bois sont placés les uns avec les autres dans un ordre très précis pour assurer l'homogénéité et la bonne répartition de la chaleur. Le four est lancé. Des flammes surgissent. Les pièces prennent alors le chemin de la métamorphose.

Les pots et sculptures ensevelis sous le bois et les flammes vont passer le test du four. La cuisson n'épargne rien. Elles peuvent casser, éclater s'il y a des bulles d'air ou se fendre si les boudins ont mal été soudés. Agnès n'est pas tranquille, elle attend le moment où elle pourra sortir les pièces des cendres pour s'assurer que tout c'est bien passé et que les pièces ont victorieusement résisté à l'épreuve du feu.

Tout le monde est très excité de voir le résultat et de découvrir la couleur du kouli et du tawa révélée par la cuisson. Mais pour l'heure patience, patience. Le temps de cuisson n'en est qu'à sa moitié, les flammes grandissent seulement tandis que la température monte.

Après deux bonnes heures à attendre patiemment, tournant autour du feu et scrutant le bouquet de flammes, la cuisson se termine. De la pyramide de bois ne reste qu'un monticule de cendres. C'est magique. Il semblerait que nous ayons fait un voyage dans le temps. Nous redécouvrons nos objets, recouverts d'une pellicule de fine poudre grise et blanche. Agnès les extrait de la cendre un par un avec un râteau de jardin pour ne pas se brûler.

## La pêche aux pots

J'hésite entre un numéro d'équilibriste burlesque et l'entraînement pour un saut à la perche d'une sportive en milieu naturel.

Le manche du râteau fait deux fois la taille d'Agnès. Avec les crocs du râteau, elle repêche les objets noyés dans la cendre. Un à un elle les retire et les trimballe en courant jusqu'à une taule ondulée posée là sur le sable. Comme les assiettes blanches que les équilibristes chinois font tourner sur le bout de leurs doigts, les pots ocre de Coachi se balancent au bout des pointes du grand râteau d'Agnès, suspendus là dans une course folle au dessus du vide. Et le manège tourne et continue de tourner, en courant sur la pointe des pieds. Jusqu'à ce que toutes les pièces soient sauvées. Alors, seulement, la gracieuse et drôle de course à la perche pointée se termine.





## Je retiens

Je retiens cette sensation de mes mains plongées dans le gisement de terre d'Angoulême, mon corps debout face aux eaux troubles du fleuve et mes yeux attendant de voir surgir de ses profondeurs quelques esprits de l'eau.

Je retiens cette sensation de torpeur et la chaleur ralentissant nos pas, nos gestes et nos paroles, donnant au temps une dimension nouvelle.

Je retiens la voix douce de Gerda nous contant les histoires de la forêt, et nous, attentifs, assis sous le manguier.

Je retiens le balancement des hamacs, les bruits de la nuit nous enveloppant, les feux de joie chasseurs de moustiques et le noir absolu et envoûtant de la forêt alentour.

Je retiens nos sommeils gorgés de rêves et de mânes, et nos sacrifices rendus au matin dans la saveur d'une mangue et l'éventration d'une noix de coco.

Je retiens l'ouvrage à quatre mains, ce silence solennel accompagnant le travail de l'argile et le vouvrou velouté des graines de maripa contre la terre presque sèche.

Je retiens l'odeur du feu, le dessin étrange des braises, et le rosé de la terre au sortir de sa matrice enflammée.

Je retiens cette sensation étrange d'être déjà venue, et de n'être jamais partie...







## Les organes mentaux

Je me souviens de tous les lieux qui sont devenus pour moi des organes mentaux.

Lorsque je cours, c'est avec les jambes du poulailler de mon enfance de chez grand-père Amar. Mes yeux ont du être ouverts à la course aux papillons dans le Périgord lorsque j'avais 4 ans. Lorsque je produis quelque chose de mes mains c'est avec l'atelier de papi Forni dans lequel je travaillais à Rouvroy.

Mes zygomatiques, elles, viennent des fous rires gras des Noëls chez tonton Marc.

Mon œsophage s'est senti particulièrement naissant vers mes 14 ans dans un bowling de St Petersburg lorsque j'ai du boire et aspirer le gaz de l'absinthe.

Mon nez bien que toujours éveillé, s'est formalisé avec l'odeur des hot dog qui hantent les rues de Chicago. Mon oreille interne a pour la première fois fait un gros exercice de conscience lors d'une balade dans les immenses plaines rouges du Nouveau-Mexique.

L'organe réveillé par la Guyane est différent, si tant est que l'on puisse l'appeler ainsi.

Il s'agit de mon âme.





Face à autant de nature, de vie, de couleurs et de clarté, il est évident que derrière toute création se trouve une puissance gigantesque.

Aujourd'hui, avec le temps, je crois que je l'assume et le comprends.

La nuit à Coachi dans ce petit village en bord d'Amazonie sous un ciel merveilleux, j'ai été possédé. Quatre nuits d'affilée, j'agissais par automatisme, me sentant obligé de disposer des objets, dessiner des visions, de faire d'étranges choses...

Etait-ce une partie de mon inconscient qui me dictait cela, une entité extérieure, un moyen de communication, un moment de folie ? J'ai mon idée là-dessus, mais la croyance n'est pas une réponse que l'on impose, encore moins par quelques lignes.

Une chose est sûre, peu importe comment et pourquoi. Mon corps s'est laissé disponible, il y avait quelque chose dont il avait besoin pour faire renaître mon libre arbitre, mon assurance en l'âme, en les choses que l'on ne voit pas...

Cela ne pouvait arriver qu'après une expérience violente en terme d'identité, de foi, de santé, de psyché et de culture.

Une autre chose s'est rouverte, c'est mon imagination, celle de mon enfance, celle qui ne connaît pas de limites, qui peut se produire partout et sous toutes formes.

Aujourd'hui le temps a passé, j'essaie petit à petit de vivre avec les paradoxes qu'offre la vie, sans stress mental. Et de laisser faire mon intuition.

Il suffit de décroisonner, d'arrêter de trier avec sûreté et de sécuriser notre vie, laisser couler le flot d'amour, j'en suis sûr, plus on en est avare moins l'on en produit.

Merci Coachi, Merci les Potières, Merci Patrice, Merci Patrick, Merci le Collectif, Merci Alapaba, merci.

Je pense à toi Gerda.









Exposition Les voyages de la Terre, Galerie du Crous, Paris, octobre 2011









## REMERCIEMENTS

Seti Mebkhout, Claire Gauthier, Maryse Buirra, Denis Roche, Henri Claude Cousseau, Laurence Nicot, Gaëlle Lusset, Marise Buyra, la famille Discolle, Stéphane Appolinaire et l'association Couachi Bonon, l'association Olinon, Elisabeth L  thier.



Conception, Maquette et graphisme: Camille Rosa et Nour Awada  
Couverture: Camille Rosa

Imprimé le                    chez





